

Ce que je donne à ouïr et peut-être à entendre dans les lignes qui suivent est un objet nouveau en philosophie.

Un vol de migrants criards, un banc de harengs déchirant l'eau comme masse soyeuse, un nuage de criquets grésillant, un tourbillon bruissant de moustiques... foule, meute, horde en mouvement, et occupant, par sa clameur, l'espace, Leibniz nommait agrégats ces objets, ces ensembles. Il a eu le mérite de les faire voir, même s'il les a dépréciés en ne leur accordant que le statut d'un tas de pierres, même s'il les a fait taire en les rangeant sous harmonie.

Nous sommes fascinés par l'unité, seule l'unité nous paraît rationnelle. Nous méprisons les sens parce que leur information nous parvient en rafales. Nous méprisons les ensembles du monde et ceux de notre corps, ils ne nous paraîtront jouir un peu du statut d'Être que subsumés sous unité. La désagrégation et l'agrégation, comme telles, et sans contradiction, nous répugnent. La multiplicité, disait Leibniz, n'est qu'un semi-Être. Un tombereau de pierres n'est pas une maison. Nous sommes éblouis au moins deux fois par l'unité: du côté de la somme, du côté de la division. Il faut que ce troupeau soit un en sa totalité, il faut qu'il soit formé d'un nombre donné d'agneaux ou de buffles. Nous voulons un principe, un système, une intégration, et nous voulons des éléments, des atomes, des nombres. Nous les voulons, nous les faisons. Un Dieu unique et des individus identifiés. L'agrégat comme tel n'est pas un objet bien formé, il nous paraît hors de raison. L'arithmétique des entiers reste un fondement secret de cette connaissance, nous sommes tous des pythagoriciens. Nous pensons seulement des monadologies.

Nous sommes cependant aussi peu assurés de l'un que du multiple. Nous n'avons jamais mis la main sur des termes vraiment atomiques, ultimes, insécables, qui ne soient pas eux-mêmes, encore, composés. Ni dans les sciences pures, ni dans celles du monde. La quête de l'élémentaire cède par le bas. L'individu irréductible recule, comme l'horizon, devant notre analyse. Du coup, le savoir en revient aux ensembles. Mais l'unité globale demeure, d'autre part, aussi peu accessible. Nous perdons la particule, nous avons perdu le monde. Nous avons effacé l'homme, l'homme en particulier, comme l'homme en général. Nous avons depuis longtemps laissé l'espérance d'une connaissance unitaire, il reste assez peu d'apparence que nous vivions, pensions et soyons assemblés, sous l'empire sans partage d'une loi. L'universel ne se présente plus que comme du local enflé démesurément. La raison demande-t-elle un chemin qui nous conduise des monades situées là, ou de telle localité, à la monadologie globale, nous devons avouer ou qu'il manque ou qu'il est sans terme assignable. A laisser donc le multiple pour l'un, la raison a-t-elle laissé une proie pour une ombre? Elle usité des concepts où prennent abri, sous des unités, des multiplicités le plus souvent éparées.

Sans doute poussés par ces déceptions, nous avons dû substituer la recherche des relations à la quête vaine des êtres. Nous avons cru ce progrès décisif, il n'était peut-être que dérivation. L'élément devenait carrefour ou nœud de rapports, échangeur ou étoile, tout système était dessiné comme un réseau de connexions. Localement, loin de penser un sous-ensemble de deux termes, la ligne de leur relation, analogie ou différence, était soulignée seulement. Globalement, toute théorie des systèmes devenait graphe d'un simplexe ou d'un complexe, toutes choses disposées d'abord au sein de boîtes noires. Nous méprisons les contenus, nous administrons des organigrammes. Or donc, le raisonnement ci-dessus se transporte des grains aux liens, sans notable changement. Leibniz, déjà, nous le savons bien maintenant, avait conçu, vers la fin de sa vie, sa deuxième monadologie, celle des *vincula*, c'est-à-dire des liaisons. Le doute recommence. Existe-t-il d'abord des liens inanalysables? Je n'ai pas de démonstration que la flèche simple parasitaire, même, soit un atome de relation, soit vraiment indécomposable. Je l'ai cru cependant et je le crois encore, je n'en ai pas la certitude. Qui, enfin, et de l'autre côté du dessin, peut se flatter d'avoir pensé, de projeter ou de construire un système général des communications ou relations, comme un réseau universel? Que transporterait-il? et comment? Quelle harmonie, quelle cacophonie en viendrait? Disposons-nous d'une quelconque oreille pour l'entendre?

Reste la question de savoir comment la relation se change en être, et l'être en relation, et nous y reviendrons.

J'ai dit jadis l'exemple du nuage, j'ai dit l'idée d'ensemble flou, j'ai dessiné la frange de la flamme, fluctuant avec le temps, je n'ai jamais tenté de penser le multiple tel quel, directement, sans jamais lui laisser le secours de l'unité. Je cherche à soulever ici accolades et parenthèses, synthèses, par lesquelles nous mettons les multiplicités sous unités. Voici l'objet du livre: le multiple. Pourrai-je parler du multiple même, sans me laisser jamais le secours du concept? J'essaie d'ouvrir quelques boîtes noires où il se cache, quelques boîtes froides où il se fige, quelques boîtes sourdes où il se tait. Sans espérance, je tente d'ouvrir la cassette de Pandore.

D'où vient l'inondation ou le tohu-bohu.